

« L'École des femmes » sans souffle

THÉÂTRE Retardées par des pluies torrentielles, les représentations de la mise en scène de Didier Bezace n'ont pas encore trouvé leur vitesse de croisière

« L'ÉCOLE DES FEMMES »,
de Molière
Cour d'honneur
du palais des Papes
De notre envoyé spécial

Après la pluie, le beau temps. Annulées le soir de l'ouverture du Festival, les représentations de *L'École des femmes* dans la Cour d'honneur ont pu reprendre. Grandeurs et incertitudes du plein air. La pluie s'est évanouie. La chaleur est revenue, lourde parfois, pleine de menaces, annonciatrice d'orages qui n'éclatent pas. Laisant chacun dans un état étrange, le spectateur assis dans son fauteuil le premier. Ceci explique-t-il cela ? L'enchantement tant espéré à chaque fois dans la nuit d'Avignon n'a pas eu lieu.

Pierre Arditi incarne tout à la fois Arnolphe, Alceste et Harpagon

Non que la mise en scène de Didier Bezace de cette pièce écrite par Molière en 1662, peu après son ma-

riage avec la toute jeune Armande Béjart, manque de finesse ou d'intelligence. Au contraire. Nourri de son précédent voyage dans l'univers du couple à l'enseigne de Feydeau (voir *La Croix* du 9 mars dernier), le directeur du Théâtre de la Commune d'Aubervilliers propose une analyse aussi rigoureuse que juste. Sous sa gouverne, l'histoire d'Arnolphe, quinquagénaire qui élève et façonne une enfant sur mesure pour en faire son épouse rêvée, résonne d'accents singuliers.

Mettant en exergue la solitude de l'homme, il en révèle aussi bien les aveuglements que les faiblesses qui le conduisent sur le chemin de la folie. Interprété par Pierre Arditi, chevelure grisonnante, tout habillé de noir, le personnage prend des allures de quaker, tenant tout à la fois de l'Alceste misanthrope, du Dandin en mal de reconnaissance sociale, de l'Harpagon tyran domestique. Prisonnier de valeurs obsolètes moins par ignorance que par peur de lui-même, des autres —

les femmes mais les hommes aussi. Prisonnier de lui-même, sur une sorte de nuage perdu au milieu des clochers, suivant un dispositif scénique cher à Philippe Marioge, scénographe complice de Bezace, un plateau de planches percé de trappes et coupé du reste de la scène, auquel le reste de la terre n'accède que par le biais d'échelles de fortune.

La qualité des acteurs ne compense pas le manque de vie

Les autres personnages sont aussi bien saisis, notamment Agnès (Agnès Sourdillon), femme enfant qui, en rencontrant l'amour, a tout compris de la vie, supportant patiemment les exigences comico-tragiques d'Arnolphe avec un air de dire « cause toujours ».

Rien que du vrai, donc, rien que du juste. Mais à force de verser dans le sévère, de privilégier le tragique, le spectacle semble s'étirer immensément, sans émotion continue,

sans rythme. Il lui manque le souffle de la vraie vie. L'ennui gagne par à-coups, d'autant plus que certains comédiens ont manifestement du mal à maîtriser les vers et l'art d'être grave sans se montrer triste. Moralité: excitante pour l'esprit, cette mise en scène ne parvient pas à arracher l'enthousiasme espéré. Il se peut que les aléas de la météo avignonnaise en soient responsables, du moins en partie.

À Didier Bezace et à ses comédiens de lui apporter la dimension charnelle et passionnelle d'ici à la reprise en salle, à Aubervilliers...

Didier MÉREUZE

Jusqu'au 16 juillet.

Rens. : 04.90.14.14.26.

Reprise au Théâtre de la Commune, à Aubervilliers, du 15 janvier au 8 mars 2002. Le Théâtre de la Commune d'Aubervilliers propose un voyage de bord des répétitions, avec photographies. : *L'École des femmes*, Éd. La Compagnie des Indes, 180 p., 15,24 €, 100 F.